

beauté, mais qui en poésie n'a que la belle Cordière pour rivalé, Clémence de Bourges se lamente de l'éloignement de Jean du Peyrat, son beau fiancé. On lui a dérobé des vers qu'elle a faits dans sa douleur. Je les ai copiés ; les voici, qui va les lire ?

— Des vers ! dirent, heureuses, les jeunes filles.

— Des vers ! murmura le baron en s'accoudant sur son lit. Voilà bien un passe-temps de catholique et de damoiseau.

— Mais, Seigneur, il y a temps pour tout, répliqua Berthe. Allons, Marianne, à toi la lecture et je suis sûre que de toi le baron va l'écouter avec plaisir. Voyez, il sourit déjà.

— Beau métier qu'on me fait faire, parce que je suis malade, gronda tout bas le général; mais que je remonte à cheval et on verra si c'est de poésie que je m'occupe. Allons, ces vers.

— Les voici, dit Marianne en se rapprochant du malade :

CLÉMENCE DE BOURGES

A son ami Jean du Peyrat, guerroyant dans le midi.

Toujours dans ma pensée
 J'ai vu mon chevalier
 Disant, l'âme glacée,
 Ce mot, le dernier :
 « Ne pleure pas, Clémence,
 Garde-moi ta foi ;
 J'aime ma belle France,
 Après elle toi. »

J'avais à sa bannière
 Brodé mes couleurs ;
 Mon âme toute entière
 Fondait dans mes pleurs ;
 Prenant ma main glacée,
 Il me dit soudain :
 « Adieu, ma fiancée !
 Mourir, ou ta main ! »